

ROYALISTE

BI-MENSUEL DE L'ACTION ROYALISTE

Directeur politique : Bertrand Renouvin

DU 17 MARS AU 30 MARS 1977

7^e ANNÉE — N° 244 — 3,50 F

la démocratie



hors de prix

la réforme haby

NOUVELLE
ACTION
FRANÇAISE

17, RUE DES PETITS-CHAMPS

le dernier malraux

PARIS 75001

repères

Nous réservons bien sur une large part de ce numéro au compte rendu de nos troisièmes Journées Royalistes. Elles ont frappé nos invités et la presse par la jeunesse de notre public et son enthousiasme. Elles auront permis à des hommes apparemment aussi éloignés que Pierre Boutang, Jean Edern Hallier ou Jean Marie Benoist de saluer l'espérance politique représentée par la monarchie. Ne serait-ce que pour libérer l'intelligence de cet état précaire face à l'argent et aux pouvoirs qui occupa les dernières méditations de Malraux (Gérard Leclerc rend compte en Idées de son ouvrage posthume). Et ce ne seront pas les pitreries de la réforme Haby et ses astuces subalternes dont nous parle Denys Renault (Nation Française) et Jean Pierre Lebel (Mauvaise Humeur) qui feront évoluer favorablement cet état de fait.

Pour éviter que la société de la magouille, des élections préfabriquées par les puissances d'argent qui arrachent les voix à coup de billets de banque (éditorial de B. Renouvin), voire du "milieu" (interview de James Sarazin) ne débouche sur de nouvelles "Génération perdues" (article de Didier Roll sur ce livre consacré à "l'après mai"), une nouvelle résistance est nécessaire. Moins tragique peut être que celle de la seconde guerre mondiale (chronique Lire) mais tout aussi profonde. Sinon "l'Automne du Patriarche" dont nous parle Pierre Le Cohu pourrait être tout simplement celui d'un Occident que Garaudy enterre un peu vite (article d'Arnaud Fabre) mais qui contient en lui tant de germes de mort. De mort mais aussi de renaissance.

ROYALISTE

17, rue des Petits-Champs 75001 Paris
Téléphone : 742-21-93
Abonnement 3 mois 25 F.
Abonnement 6 mois 45 F.
Abonnement 1 an 80 F.
Abonnement de soutien 150 F.
CCP N.A.F. Paris 193-14 Z
Directeur de la Publication :
Yvan AUMONT
Les illustrations et les photos illustrant ce numéro ont été fournies par le groupe audio-visuel, et sont la propriété du Journal.
Imprimé en France
diffusion N.M.P.P.

Royaliste 244 - page 2

la presse au crible

Dans nos pages centrales, Gérard Leclerc raconte comment il a vu, et vécu, nos troisièmes Journées Royalistes. Mais certains ne reprocheront-ils pas à ce reportage d'être forcément subjectif ? Il n'est donc pas inutile de savoir comment ces Journées ont été ressenties par des observateurs extérieurs, professionnels, appartenant à des journaux de droite ou d'extrême gauche, affichant des opinions différentes des nôtres ou ne professant aucune idéologie.

Toute la presse quotidienne a en effet largement rendu compte de nos Journées Royalistes. Toute, sauf LE MATIN DE PARIS et L'HUMANITE. Pas très ouverte, la presse du "programme commun"... Tant pis pour les confrères sectaires ou négligeants. Citons les autres qui du FIGARO à LIBERATION, ont objectivement commenté ces Journées :

LE MONDE (1er mars) d'abord a publié de larges extraits du discours prononcé par Bertrand Renouvin au meeting de clôture. Peu de commentaires, mais des citations bien choisies qui disent l'essentiel. Le journal de Jacques Fauvet est sans doute celui qui rend compte avec le plus de régularité et d'intelligence des activités de la NAF. Il fallait que cela soit dit, même si on doit m'accuser de flagornerie.

Nathalie Coupez, de son côté, a découvert le royalisme contemporain en même temps que nos Journées. Manifestement impressionnée par la conférence de Pierre Boutang, surprise de la présence de Jean-Edern Hallier, l'envoyée du QUOTIDIEN DE PARIS (1er mars) a bien saisi une des caractéristiques de la NAF :

Quant à leur doctrine, toute prête d'ailleurs à s'ouvrir aux idées extérieures, elle s'exprime dans la forme d'un appel insistant à l'irrévérence, à l'égard des libéraux qui font, de l'argent, un prince, à l'égard des clivages simplifiés de la vie politique française. C'est l'appel au retour de la grande aventure capétienne qui comblerait enfin le vide de l'aspiration au pouvoir, dans la mêlée actuelle. Royalisme qui est plus celui de l'esprit que de la lettre et se définit ainsi : "le royalisme c'est l'anarchie plus un". Les royalistes, comme dit Pierre Bou-

tang "ne pourraient en fin de compte que s'associer avec les libertaires, ceux de "Libération" bien entendu.

LIBERATION, justement, a publié dans son numéro du 28 février un article sur les Journées de la NAF, illustré d'une photo du Comte de Paris. Votiez pour un roi "écologiste" dit le titre de l'article. Bien sûr, c'est de l'humour. Mais il n'y a pas que cela :

C'est décidé, le 13 mars, je voterai royaliste. C'est tout de même plus marrant que de filer des voix à la gauche ou aux écologistes. D'ailleurs Jean-Edern Hallier et Jean Marie Benoist feront de même comme peuvent en témoigner leurs présences, le week-end dernier aux Journées royalistes organisées par la NAF (Nouvelle Action Française).

Ils furent 800 ou 1000 à se succéder samedi et dimanche aux Journées royalistes. De beaux jeunes gens en vérité : propres, distingués, cultivés, ayant une opinion sur tout, qu'il s'agisse de l'urbanisme, de l'écologie, de l'Europe et même de la drogue. Il est vrai que les royalistes, enfin ceux-ci, semblent avoir changé ces dix dernières années, passant, de ce que l'un d'entre eux appellera "un anti-communisme primaire" à une réflexion sur la pensée française... Le 13 mars ils seront présents dans dix secteurs de Paris pour défendre cette idée d'une monarchie qu'Edern Hallier qualifia samedi "d'anarchie plus un". Enfin... même si ce "un" me gêne, c'est toujours plus amusant de voter pour un roi que pour un industriel... Au moins on est sûr qu'il ne sera pas élu.

Le gauchisme est gai. L'extrême gauche est triste. Preuve : l'article que ROUGE (1er mars) consacre à la présence de Jean-Edern Hallier :

"Jean-Edern Hallier, l'éditeur moins connu qu'il ne cesse de le dire, aime des chemins de retour. Parti de la droite pour arriver, après mai 1968, à l'extrême gauche, le voilà de nouveau sur des lieux plus proches de ses premières inclinaisons, plus précisément près de la Nouvelle Action française aux Journées desquelles il pointa le week-end dernier sa silhouette de m'as-tu-vu".

Ton cafard, polémique lourde,

comme ces trotskystes sont ennuyeux... Jean Edern Hallier leur répond d'ailleurs, dans LUI (No de mars) en les qualifiant de "jeunes dinosaures boutonneux, gelés dans une sorte de Sibérie idéologique". Hallier d'ajouter :

Par formation intellectuelle, famille, j'appartiens à la vieille droite généreuse. J'ai beau l'avoir reniée, je l'ai retrouvée dans l'extrême-gauche, à mon corps défendant, comme un ultime sursaut de l'inconscient collectif de ma classe d'origine sur le déclin... C'est l'éternel retour. Aux uns la cocarde, aux autres la fleur de lys. Les communistes redécouvrent Jeanne d'Arc et le drapeau tricolore. Pourquoi pas nous, l'enracinement, le retour à la terre, les minorités nationales et tant d'autres causes perdues dont nous étions dépossédés, nous autres gauchistes, camelots d'un roi bizarre, un roi rouge qui correspond fort bien à cette définition soudain terriblement moderne de la monarchie — l'anarchie plus un —.

"L'anarchie plus un". Notre vieille formule a fait mouche. En l'employant, faisons-nous de la "démagogie gauchiste" comme on nous le reproche parfois ? Au contraire. Comme le remarque Yves Pitette dans LA CROIX (2 mars) notre souci de dialogue se fonde sur les principes mêmes de notre action :

Les trois grands thèmes sur lesquels s'appuie la philosophie politique de la NAF, rapprochent, en effet, ces "royalistes de gauche" des gaullistes les plus orthodoxes : un Etat fort, une nation indépendante, une société débloquée. Cela ne les empêche pas d'avoir de fréquents contacts, notamment sur la question de l'Etat, avec certains milieux d'extrême gauche. "Les plus intéressants, dit Bertrand Renouvin, sont ceux issus du spontanéisme".

Comme la N.A.F. elle n'appartient à aucun camp, elle peut envisager des contacts et des alliances de cette nature. C'est ainsi que la NAF entend manifester son refus d'une France divisée. C'est original ? Peut-être. Mais l'essentiel est que nous manifestations une telle espérance.

Jacques BLANGY

libérer l'enseignement

La réforme Haby est un replatrage honteux et inefficace d'un système pan-scolaire à bout de souffle.

Après un an passé aux oubliettes la réforme Haby est redevenue la première préoccupation de tous les syndicats d'enseignement et du ministre de l'éducation. Comme la première version, la dernière est unanimement critiquée même si les oppositions ne se concentrent pas sur les mêmes points et ne s'expriment pas toujours concrètement.

Il faut dire à la décharge des syndicats d'enseignants que jamais une réforme n'avait été découpée et présentée en autant de tranches, s'étalant sur des mois. Chaque semaine apporte son morceau d'arrêté, qui sur les programmes, qui sur les horaires. Le texte complet sera connu aux vacances d'été, c'est-à-dire lorsque les contestataires en puissance seront totalement démobilisés. L'association des professeurs d'histoire n'a pas tort de dire du ministre de l'éducation qu'"il a si peu de savoir faire pédagogique". Juste le temps pour elle de critiquer un point litigieux et voilà les bureaucrates de la rue de Grenelle proclamant que "le texte définitif n'étant pas intégralement publié, il ne saurait être critiqué"

CLASSES DE NIVEAUX, CLASSES GHETTOS

Malgré ce marais de doutes, quelques textes clairs et définitifs ont été publiés au Journal Officiel du 4 janvier. C'est sur eux que portera notre jugement.

Le premier risque de cette réforme est de voir renaître les classes de niveau. En effet, qui peut affirmer que les classes de soutien et d'approfondissement ne se figeront pas pour séparer les "bons" et les "mauvais" élèves. Ceux qui avalent correctement et ceux qui digèrent mal l'enseignement actuel. Nous ne défendons pas l'école égalitaire. Nous croyons simplement qu'un

élève peut se développer plus librement dans une classe où tous les niveaux se choquent. L'expérience des classes de rattrapage montre qu'un élève mis "provisoirement" dans une telle classe n'a JAMAIS les moyens de remonter la pente.

Ce qui pose le problème de l'échec scolaire : il y a les élèves qui s'adaptent et "réussissent" et il y a les autres qui traînent leurs années sur les bancs des lycées, indifférents ou incapables de suivre.

Quand donc un ministre comprendra-t-il que ce n'est pas en ajoutant des heures supplémentaires de cours qu'on résoudra les problèmes d'échec scolaire ?

L'inadaptation au système scolaire a son explication et ses remèdes ailleurs.

L'ECHEC SCOLAIRE : POURQUOI ?

Tous les élèves ne peuvent pas supporter l'univers semi-carcéral d'une école. Ni avaler des programmes qu'ils n'ont pas choisis et que les enseignants ne peuvent justifier. Enseigner les mathématiques sans expliquer leur utilité, c'est condamner les élèves à l'ennui, au mieux à l'indifférence.

Et les problèmes sont aussi beaucoup plus profonds à mesure que les années passent. Un lycéen n'est qu'exceptionnellement motivé pour ses études. L'avenir n'est pas gai dans une société bloquée. C'est le chômage ou la docilité. Alors pourquoi travailler au lycée ? Il est tellement plus vivant de mener des activités parallèles qu'on a librement choisies. La liberté jusqu'à preuve du contraire, n'a jamais franchi le seuil des lycées. Pas plus que celui des casernes ou des usines.

La réforme Haby ne pose même pas le problème de la finalité de l'enseignement. Il est vrai que sa

remise en cause déborderait largement le cadre scolaire et s'attaquerait à la société toute entière. Quel parti au pouvoir accepterait d'instaurer un enseignement libre de sa doctrine, animé par les élèves eux-mêmes ? Ce serait "risquer" de favoriser la liberté d'esprit, l'initiative... tout ce qu'il faut éviter pour assurer la pérennité du système.

Cette réforme n'est que le replatrage d'un système scolaire qui craque chaque année. et que l'on veut maintenir à tout prix.

De là la précipitation à remplir ce cadre, "à bourrer les heures de cours dans un cadre qu'on s'est donné" (SGEN). Ceux des programmes que l'on connaît déjà atteignent la caricature dans leur genre.

Pour faire neuf heures, le programme d'histoire est ainsi totalement remanié. Les élèves ne s'intéressent pas aux cours tels qu'ils sont faits actuellement ? Alors on supprime l'histoire globale pour la remplacer par exemple en 5e par "l'histoire des transports sous l'Ancien Régime", comme si cette histoire démantelée ne contribuait pas un peu plus à déraciner les élèves, à leur faire perdre toute vision globale de l'histoire, sans laquelle il n'est pas d'intelligence possible du passé.

Non décidément, nous ne pouvons pas accepter une telle réforme. Elle ne fait que reporter à plus tard la solution de la crise de l'éducation de l'échec scolaire. Elle n'attaque pas le mal scolaire à la racine.

Contre ce replatrage que nous combattons dès cette rentrée, nous voulons préciser les grandes lignes de la révolution scolaire qui nous paraît nécessaire, et à court terme.

QUELLE ALTERNATIVE ?

L'enseignement jusqu'au lycée doit avoir pour unique impératif l'acquisition de bases élémentaires d'un minimum de culture générale et de connaissances pratiques

pour pouvoir affronter seuls la vie quotidienne. Cette culture générale peut d'ailleurs être atteinte selon des procédés extrêmement divers... ce qui condamne l'école-tronc commun tarte à la crème de tous les démagogues de droite et de gauche.

Une fois qu'elle est acquise, il faut redonner aux élèves leur liberté de :

- rester au lycée pour approfondir ces connaissances de base ;
- quitter le système scolaire pour la vie active ou tout simplement se mettre "en congé d'éducation", le temps de choisir sa voie.

La transition peut être opérée entre les deux formules par l'instauration d'un système de stages pratiques dès la 4e : stages dans les usines par exemple. Pour garder le contact avec la réalité et apprécier en connaissance de cause les choix terminaux de l'enseignement.

L'enseignement doit être aussi une école d'apprentissage à la vie de citoyen. Alors pourquoi ne pas donner aux élèves une large part de pouvoir dans leurs établissements ? En les faisant participer par exemple à la gestion, à l'administration et à la vie du lycée en collaboration avec leurs parents et les professeurs ?

Pour être autre chose que symbolique, ce tiers pouvoir lycéen nécessite évidemment une libération de l'enseignement, par la rupture des liens avec l'Etat. Cette indépendance de l'enseignement ne pourra pas s'établir simplement grâce à un replatrage, même amélioré du système actuel. Mais à un mal extrême doit correspondre une solution extrême.

C'est cela notre combat. Pour nous libérer de tous les autoritarismes et prendre en mains notre vie quotidienne.

Denys RENAULT

mercredis de la n.a.f.

Nos lecteurs et sympathisants sont invités à participer aux «Mercredis de la N.A.F.» tous les mercredis... Ces réunions ont lieu dans nos locaux, 17, rue des petits-Champs, 75001 Paris (métro Palais-Royal ou Bourse), 4e étage.

A partir de 19 heures : discussion libre et amicale autour d'un buffet. La conférence, le débat ou le spectacle vidéo commencent à 20 heures précises.

- 23 mars : Église et politique, débat animé par Philippe Vimeux et Jean-Marie Bonifay.

l'occident : un accident ?

C'est la thèse de Roger Garaudy. Thèse ambiguë sur le plan philosophique et insoutenable sur le plan historique.

Nous avons dans ce journal (1) salué voici cinq ans ce qui pouvait légitimement apparaître comme l'amorce d'un rejet du marxisme par Roger Garaudy. L'ex-membre du bureau politique du P.C. mettait en effet passablement à mal la vulgate du "diamat" dans "l'Alternative". Malheureusement son dernier livre "Pour un dialogue des civilisations" (2) apporte la preuve que Garaudy s'embourbe et même regresse sur l'essentiel et qu'il est préférable de parler d'involution que d'évolution quant à sa métaphysique.

L'auteur reste en effet un incurable moniste : son aversion légitime à l'égard du dualisme de type cartésien qui sépare radicalement dans l'être l'élément matériel de l'élément spirituel le conduit à rejeter de façon systématique toute dualité. Dès lors, malgré certaines ambiguïtés — et probablement un certain trouble interne — il ne peut adhérer au mystère du Dieu-fait-homme transcendant et incarné qui se trouve au cœur des religions chrétiennes. Dans son inventaire des théologies "chrétiennes" qui peuvent contribuer à la réalisation d'un "projet espérance" planétaire il ne retient que Teilhard de Chardin, Bonhoeffer ou les théologiens sud-américains de la libération : or ces bons pères réduisent le christianisme à un levain dans la pâte, une sorte d'adjuvant pour un projet purement temporel qui contient toute entière la promesse de la Résurrection. Garaudy ne parvient pas à tenir les deux bouts de la chaine. Le christianisme est certes levain dans la pâte et sel de la terre. Il est vrai aussi que la Résurrection commence maintenant et ici-bas. Il n'en reste pas moins que la foi est avant tout adhésion au Tout Autre, irréductible à la somme des existences humaines et en même temps "intimior intimo meo" présent au plus profond du secret de chaque être humain.

Royaliste 244 - page 4

LES PIEGES DU SACRÉ FUSIONNEL

Garaudy veut à tout prix ré-introduire un sacré fusionnel sur cette terre. Il refuse la tension entre la créature toujours libre de se séparer de son créateur quitte à se trahir elle-même et le projet divin.

Dès lors l'auteur de "l'Alternative" s'en va chercher outre mers et outre mer un habillage à son panthéisme. L'Inde de l'abolition du Moi dans le Nirvana le séduit, bien sûr, tout comme la cosmologie taoïste. Il parvient même — et c'est le comble ! — à annexer l'Islam religion de la transcendance sans incarnation s'il en est une, de son projet : il découvre un mystique persan, Attar, pour qui Dieu n'est rien d'autre que tous les hommes.

Cette recherche d'un sacré fusionnel a déjà coûté cher hier à Garaudy et l'a entraîné à vénérer le Goulag revêtu pour la circonstance de toutes les vertus de la Parousie socialiste. Le voici maintenant qui recherche une nouvelle terre promise du côté de la Chine — moins de quatre mois après le dernier tango de la veuve Mao ! — ou de l'Algérie de Boumédiène qui n'en demande pas tant.

UN OCCIDENT PERIMÉ...

Elle le conduit aussi et c'est le plus grave à émettre un radical contre-sens sur "l'Occident qui n'est qu'un accident" appelé à être dépassé. Glissons sur les petites malhonnetetés historiques ; reprocher à l'Occident la traite des noirs n'est hélas que trop fondé, passer sous silence la traite des noirs pratiquée par les empires musulmans l'est beaucoup moins. L'Islam n'exempte décidément pas ses fidèles du péché originel pas plus d'ailleurs que le christianisme.

Mais surtout Garaudy ne voit pas que c'est l'ensemble du monde qui est irréversiblement en voie d'occidentalisation pour le meilleur et pour le pire.

Le Dieu chrétien transcendant et incarné a dépoétisé la nature et le cosmos. Celle-ci n'est plus que le champ d'action de l'homme ; celui-ci ne peut en méconnaître son écologie et son harmonie sans dommage grave car il ignore de ce fait la loi de Dieu. Il n'en reste pas moins que son rôle est de se soumettre la Terre et de la dominer comme Dieu l'y invite dès les premiers versets de la Genèse.

La seule question est dès lors de savoir si cet arraisonnement de la nature se fera dans l'ignorance du plan de Dieu et par pure volonté de puissance de l'individu ou s'il sera oblation au Dieu créateur et rédempteur.

... OU UN UNIVERS EN VOIE D'OCCIDENTALISATION ?

L'histoire du monde contemporain montre que l'ensemble des nations, volens nolens, est conduite à choisir une des deux branches de l'alternative ; c'est au nom de la liberté individuelle et du libre destin des peuples, notion typiquement occidentale que les peuples du Tiers Monde se sont révoltés contre leurs colonisateurs. Et c'est la volonté de puissance et de manipulation prométhéenne des choses et des êtres par quelques-uns qui triomphe maintenant au Vietnam, au Cambodge goulagisés de frais, comme dans le Japon des structures féodales-capitalistes.

Garaudy le déplorera : mais croit-il qu'il est possible aux civilisations du Tiers-Monde marquées par l'empreinte du Christianisme ou de son inversion prométhéenne

de gommer cette radicale remise en question du rapport homme-nature ? Les vieux rites, les vieilles valeurs des civilisations de l'Afrique noire ou de l'Inde face à cette irruption de l'Occident dans leur univers ne peuvent que se transformer ou disparaître.

Disparaître à coup sûr si le Tiers Monde reste le domaine d'action des, impérialisme américain en premier lieu. Leur redoutable efficacité technicienne s'allie à une méconnaissance totale de toute finalité étrangère au profit et à la manipulation des individus connus comme un des beaux arts : il suffit d'un transistor pour éroder les rites d'une tribu.

Mais face à cet Occident mû par l'Eros dominateur, il existe, mêlé à lui depuis deux mille ans tout en le combattant un Occident du don de soi et de la reconnaissance de l'autre : c'est tout le sens de l'agapé chrétienne. Et ce christiannisme — pour peu qu'il soit servi par des hommes un peu moins bornés que ces hiérarchiques de la cour pontificale qui firent achopper l'évangélisation de la Chine sur la question des rites chinois — n'exclut aucune coutume, se refuse à acculturer systématiquement, ratifie tout en les transmutant par la conversion religieuse l'acquis de toutes les civilisations. Le christianisme a su s'incarner dans les civilisations païennes de l'Europe. Il sera le meilleur antidote à la civilisation des robots pour les peuples qui veulent échapper au double enfer du Goulag et de la magouille.

Arnaud FABRE

(1) N.A.F. n° 54, 55 et 56.

(2) Pour un dialogue des civilisations Ed. Denoël.

demande de documentation

Si ce numéro vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et brochures que nous avons publiés, remplissez le bulletin ci-dessous sans engagement de votre part.

Nom : Prénom :
Année de naissance : Profession :
Adresse :
.....
.....

désire recevoir, sans engagement de ma part

— une documentation sur le mouvement royaliste.

— un abonnement gratuit d'essai de deux mois au journal.

Bulletin à retourner : **ROYALISTE, 17, rue des Petits Champs, 75001 PARIS**



par
gérard
leclerc

l'homme précaire

Le malheur avec le journalisme, c'est qu'il faut remettre son papier à l'heure, lors même que l'on en a aucune envie. Je viens juste d'achever le livre posthume d'André Malraux et il me faut à chaud donner mon sentiment tandis que je voudrais y rêver à loisir, pénétrer mieux ce labyrinthe, prendre mes distances. Comment réagir instantanément à ce torrent de culture, de fulgurances ? Malraux posthume n'a pas changé. Son style haletant, sa respiration syncopée, son étourdissante jonglerie avec l'histoire, l'art, les références littéraires et le miracle que cela n'ait rien de gratuit. Pour être accordé à une civilisation planétaire, il fallait cette connaissance universelle. Pour ne pas être voué aux mièvreries d'un évolutionnisme qui est la pire des facilités devant le défi de l'histoire moderne, il fallait ce sens aigu des métamorphoses. Ce qui m'a toujours passionné avec Malraux, c'est qu'il était un des rares écrivains accordés à son temps, tâchant grâce aux ressources de sa culture de penser notre destin. Un écrivain politique, au siècle de la politologie, c'est si rare !

Apparemment *l'homme précaire* n'a rien d'un livre politique. Je serais tenté pourtant de le placer dans ma bibliothèque de sectateur qui ordonne ses ouvrages avec la passion d'un religieux, aux côtés d'un célèbre petit livre de Charles Maurras. Ce pourrait bien être son *Avenir de l'intelligence* à lui Malraux, mais dans son registre propre, selon sa tonalité plus sombre sans toutefois succomber à la tentation de fermer l'avenir et désespérer complètement de la mystérieuse fécondité du temps.

FIN DU CLASSICISME ?

Il se trouve que Maurras, deux fois je crois, est nommé à propos d'un problème qui n'aurait pas laissé indifférent l'auteur de *Mademoiselle Monk*, le classicisme : *"Depuis Boileau jusqu'à Maurras et même Valéry, le mythe de Racine, qui devient peu à peu le symbole unique du classicisme, s'étend aux arts, à l'architecture, à l'esprit"*. Ce mythe est celui de la perfection ; traduisons une sorte d'état de grâce où réside le point de maturité, au-delà ou en deçà duquel la beauté s'évanouit. *"Tout grand poète crée son mythe, que dégagent très bien les parodies ; mais celui de Shakespeare symbolise Shakespeare, celui de Racine ordonne une esthétique, s'accorde à une société, et impose pour deux siècles, sous un nom léger : le goût, la plus complète rationalisation de l'art, qu'il ait connu depuis Aristote"*. Malraux pense là contre Maurras qu'il s'agit d'une idée-piège. Shakespeare serait donc un barbare ? Il serait alors permis de préférer la barbarie à la perfection. Mais, la discussion est vaine puisque de toute façon l'idéal de beauté est toujours d'hier, les règles, en art, ne valent rien sans une incarnation. Et puis Versailles lui même tient sûrement sa beauté de ce qu'il recueille du baroque plutôt que des règles formelles du classicisme. Il y a mieux que ce mythe racinien pour défendre la cause. Simplement les thèmes tragiques suffisent à rendre classiques les œuvres de tout créateur à quelque style qu'il se réfère. Sans ce classicisme là, Malraux pourrait-il seulement évoquer son musée imaginaire et sa bibliothèque universelle ?

Si j'évoque le sujet, ce n'est pas à cause de son importance, tout à fait marginale chez Malraux, mais à cause d'un point de comparaison utile avec *l'Avenir de l'intelligence*. Pour Maurras, avec le XIXe siècle, naît la littérature de cénacle ou de tour d'ivoire, du jour où l'écrivain se coupe de l'homme de goût, l'honnête lecteur découragé de tant de bizarreries. Les sous-groupes cultivant leur "hystérie" ne sont pas seuls visés *"... Un Balzac, un Hugo, ne s'efforçaient que de se ressembler à eux mêmes, c'est-à-dire de se distinguer par les caractères d'une excentricité qui leur fut personnelle"*. Ecrivant cela, Maurras ne s'en prend-il pas d'un seul mouvement à la création romanesque dont le XIXe est le grand siècle, comme Malraux le montre à merveille ? Le roman, pourtant, apporte une dimension inédite par rapport au théâtre classique, celle de l'intériorité. Ce qui fait l'originalité du roman, ce n'est pas le récit, c'est ce qui lui échappe, la part que le cinéma ne pourra exprimer dans ses meilleures adaptations.

QUEL IMAGINAIRE ?

Si Maurras ne lisait pas les romans de son temps, c'est peut-être qu'ils les rangeait tous dans un genre mineur indigne de la tragédie. Mais ainsi ne bouchait-il pas les voies de la création ? Il est vrai que Malraux considère que l'imaginaire romanesque ne s'épanouit pas sur une longue plage de temps. Nous en sommes à l'ère de la télévision, à la fameuse

civilisation de l'image, qui ne suscite que de l'aléatoire. Mais l'analyse maurrassienne du passé et du présent de l'Intelligence n'est que secondairement celle de la métamorphose des formes. Peut-être trouverait-on entre Maurras et Malraux un semblant d'accord quand le second montre comment la littérature tend à définir une secte de religionnaires, auteurs et lecteurs. L'essentiel n'est pas là. Pour Maurras le problème est de mettre en rapport l'Intelligence, l'or et le pouvoir. Pour Malraux, il s'agit de mettre l'intelligence créatrice en rapport avec son objet, étant entendu que son domaine est celui de l'imaginaire. Mais l'objet se transforme à mesure des métamorphoses de l'imaginaire. La Chrétienté n'établit pas de distance entre lui et la vérité, tandis que, passant de la cathédrale au théâtre, il devient imaginaire de l'illusion avant de devenir avec le roman, imaginaire de l'écrit. Au terme peut se formuler la prophétie. Suivant sa ligne, Maurras annonce un âge de fer où l'écrivain sera pieds et poings liés soumis à l'argent. Malraux pose un point d'interrogation.

Peut être ce monde de l'image où se complait l'aléatoire deviendra-t-il demain la scène d'un nouveau théâtre shakespearien. Peut être commémorerons nous simplement notre premier alunissage. Ce qui rend la prévision impossible, c'est que pour la première fois nous n'avons, quant à l'homme aucune certitude. L'anticroyance collectiviste n'a pas pris la place des anciennes fois. *"Lorsqu'Einstein déclare : 'Et le plus extraordinaire est que tout cela ait sans doute un sens', il symbolise la civilisation dans laquelle la méthode scientifique cesse de pouvoir servir la connaissance, sans devenir en même temps, l'une des révélatrices majeures de l'inconnu"*.

Rien ne nous dit pourtant que notre destin est scellé. Nous ne sentons pas nos prochaines métamorphoses. *"Lequel des philosophes de Baïes, pour lesquels l'avenir était vraisemblablement voué au stoïcisme eut pensé, lorsque St. Paul prêchait à Athènes que ce hippie vociférait le langage du destin ? ... Nous subissons peut être la prochaine métamorphose plus que nous la gouvernerons et sans l'avoir en rien prévue"*.

On ne s'étonne pas que les dernières pages du grand écrivain fasse écho à l'œuvre de toute une vie. Peut être sera-t-on surpris d'un pessimisme pour le présent qui n'apparaissait pas toujours dans ses analyses de la modernité. On se souvient de ses interventions à propos de la télévision spécialement au moment de la campagne présidentielle de Chaban Delmas. Mais ce pessimisme n'est peut-être que l'expression la plus aigue d'une certitude et d'une espérance ! Certitude que l'histoire n'est pas arrêtée. Espérance dans l'aventure des hommes.

Ailleurs Malraux avait annoncé que le XXe siècle serait un siècle religieux. Se contredit-il avec son *Homme Précaire* ? Lorsqu'on se reporte à l'étymologie latine, on a la stupéfaction de constater que précaire, cela signifie "obtenu par la prière", c'est-à-dire fruit d'une grâce révocable. Ainsi, l'homme précaire s'il vit dans l'aléatoire n'est pas pour autant privé de la grâce.

Gérard LECLERC

André Malraux : *l'Homme Précaire*. Gallimard éd.

JOURNÉES ROYALISTES

Dans nos têtes, les journées ce sont d'abord des images, des moments. Parfois même une ambiance. Ce qui, le plus souvent est difficilement communicable. Avant de rappeler l'enchaînement des événements quelques paroles mémorables, le tout en un raccourci forcément appauvrissant, il n'est pas interdit de dire un mot sur "l'aura" des journées, le fond affectif sur lequel se détachent les mots et les choses. Plusieurs centaines de militants royalistes rassemblés de toute la France, cela vous donne d'abord une grande amitié, sensible dès le samedi matin, dans la joie des retrouvailles... Tiens,

voilà Lille ! Salut les Nantais... Beaucoup de nouvelles têtes. Des anciens chevronnés s'en félicitent, surtout après une absence de deux ou trois ans.

La moyenne d'âge est très jeune. Jean Marie Benoist, qui vient pour la première fois dans une de nos réunions est stupéfait. Leau a passé sous les ponts depuis notre origine. Les péripéties d'il y a cinq ans

n'intéressent plus cette foule de nouveaux militants venus pour d'autres raisons et en train de créer leur propre histoire qui est le moment présent et le futur du mouvement royaliste. On le voit bien dans les forum où la discussion s'engage sans peine et suscite tout de suite la participation. Même à plus d'une centaine, cela est possible ! Un regret

exprimé : on n'a pas assez de temps. Il faudra prolonger par des sessions. C'est enregistré et ce sera tenu.

Il faudrait évoquer les "marges", les discussions de couloir où se disent parfois les choses les plus importantes. D'abord le comptoir librairie est un excellent lieu d'échange, de même le stand de Jeune royaliste, ou celui de la



SAMEDI MATIN

11 h. C'est la séance d'ouverture. Yves Lemaignan accueille les participants, définit l'objet de ces deux jours. Bertrand Renouvin, Gérard Leclerc montrent dans quel climat politique et idéologique s'inscrit notre réflexion sur la liberté. Tour à tour Arnaud Fabre, Julien Betbeze et Michel Saint Ramé présentent les forums de l'après midi.

SAMEDI APRES-MIDI

14 h 30. Les forums se mettent en place. Au forum "liberté de l'esprit", le sujet est précisé et le débat s'anime. Le pouvoir dans la pensée de l'après mai suscite les interprétations les plus pessimistes, produit parfois, la fuite dans un splendide égoïsme. Peut-être faut-il faire un retour aux racines ontologiques de la liberté, briser les chaînes du rationalisme, faire retour à la voix du cœur, à notre appartenance et à la pensée de la mort pour revenir à une légitimité oubliée. Au forum "maîtriser son cadre de vie", on voit rapidement comment l'urbanisme est une des grandes tâches civiques d'aujourd'hui, le terrain où peut le mieux s'exercer la solidarité sociale. Il faut souligner comment ce forum a profité du travail de la cellule urbanisme et des compétences multiples qu'elle rassemble. Au forum "où va Giscard", la mécanique de notre perte de souveraineté est minutieusement analysée comme une conséquence de la déprédation de l'état.

Royaliste 244 - page 6



Jean Edern Hallier, Yves Lemaignan, Jean-Marie Benoist

17 h 30. Le débat avec Jean Marie Benoist, Jean Edern Hallier et Gérard Leclerc est présenté par Yves Lemaignan. En voici quelques échos :

Jean-Marie Benoist : "Nous sommes laminés entre l'honneur perdu de Catarina Blum d'un côté et les relents de Goulag de l'autre... nous sommes aux mains de nouveaux primaires, qui acceptent une banalisation totale de la vie politique, se contentent de choses rentabilisées, linéarisées, rendues efficaces aseptisées..."

Jean Edern Hallier : "Aujourd'hui, et Maurras et Barrès seraient à l'extrême gauche. Votre évolution politique à vous, gens de la NAF, est dans le courant de ce qui est aujourd'hui nécessaire, pour

des raisons d'un idéalisme que ni la majorité, ni la social-démocratie ne peuvent comprendre. La droite et la gauche, c'est exactement la même chose. Entre l'une et l'autre, c'est un peu comme sur un catamaran, un bateau où lorsqu'il y a de la houle, on a besoin d'un balancier ou d'un autre balancier. En fait il y a complicité absolue entre deux camps dont je me demande lequel est le plus à droite ou à gauche".

Jean Marie Benoist : "Je dis sans partager totalement vos espérances mais attentif à vos espérances, que le royalisme de l'esprit peut représenter un espoir pour nous. Aujourd'hui, nous assistons à une perversion de l'aspiration régaliennne, royaliste, profonde du pays. C'est l'horrible petite monnaie de

billons parce que nous avons perdu notre louis d'or, toutes ces faces qui ne sont que le substitut de l'effigie royale perdue... Le fait politique est vraiment l'impensé du monde politique aujourd'hui".

Jean Edern Hallier : "Notre civilisation est entrée dans un courant irrémédiablement passéiste. Un formidable passéisme est certain de renaître en Europe, le monarchisme fait partie de ce passéisme et en ce sens le passéisme est la voie de l'avenir".

18 h 30 : Abel POMAREDE, « un de ceux dont le poète a dit que le grand ciel bleu n'emplirait pas leur cœur », présente son ami Pierre BOUTANG. Pendant plus d'une heure, ce sera un feu d'artifice sur la liberté, le libéral qui opine, le libéral qui joute, le libéral qui veut vouloir. Mais le sujet de la liberté ce n'est ni le libéral élyséen ni les autres, c'est l'homme tout court. « Le sujet c'est l'homme. Les opinions sont libérales, mais l'homme est libre. Le mode d'être de l'homme libre c'est d'être. Il se promène dans le monde. Il y fait irruption. C'est l'empêchement de danser en rond pour le combineur. Donc ce type d'homme c'est l'homme. Et parce que c'est l'homme, c'est l'homme couronné. Et couronner l'homme c'est faire la monarchie.

La monarchie, elle n'est pas faite tellement pour tel ou tel bien de détail ou d'ensemble. La monarchie, surtout dans notre période d'asservissement et d'avilissement, c'est une façon de couronner l'homme essentiel, l'homme...

Le Roi c'est la seigneurie de lui-même, et c'est la seigneurie au niveau de tous les groupes, dans toutes les modalités du Pouvoir ».



Bretagne. On se passe les adresses, se communique les derniers tuyaux, on échange les expériences : à propos des municipales, avec les succès et les échecs rencontrés dans une aventure inédite pour nous. Il y a du nouveau du côté syndical : on parle de la prochaine session d'Angers où l'on fera le point. La cellule économie s'est elle-même remise en route...

paris 1977

Les marges, c'est aussi les repas, celui du samedi soir dans les caves d'un restaurant près de la NAF où la table de **Pierre Boutang** est spécialement animée (ce ne sont pas les amis de l'Union Royaliste du Centre qui démentiront). Cette année, la veillée a été plus sérieuse que l'an dernier. On a discuté très tard dans les locaux... **Abel** a annoncé qu'il reprenait cette année la tradition des fêtes de Jeanne d'Arc à Pomerols. Un rendez-vous à ne pas manquer ! Mais il faut en venir aux événements.



Abel Pomarède va présenter Pierre Boutang



La discussion est ouverte au Forum Monarchie

DIMANCHE MATIN :

11 h. Forum Monarchie. Les participants se retrouvent dans le grand auditorium autour d'**Arnaud Fabre**, **Abel Pomarède**, **Michel Saint Ramé** et **Philippe Vimeux** pour parler de la monarchie aujourd'hui : comment l'institution peut elle débloquent la société industrielle, donner naissance à une nouvelle pratique politique. De même on note une discussion animée sur la façon de manifester son royalisme dans son engagement de tous les jours.



Sacha Koussinov

DIMANCHE APRES MIDI :

15 h 30. L'événement imprévu des Journées : la venue des deux dissidents russes, **Nikita Trouchine** et **Sacha Koussinov**. Leur témoignage revêt une valeur considérable. Retenons simplement ce propos de **Nikita Trouchine** : "Il n'y a pas seulement des dissidents très connus comme Sakharov. Il y a des gens tout à fait simples qui ne prennent pas dans leur cœur les faux idéaux du communisme, qui ont gardé leur esprit religieux, qui sont très purs, très simples. Quand le jour viendra, la Russie s'éveillera, à cause de ces millions de gens qui souffrent en silence. Il y a les paysans ; les travailleurs



Nikita Trouchine

dont personne ne parle. Ceux là sont très nombreux. Et puis la jeunesse est notre espérance, qui est de plus en plus éloignée du communisme".



Général Gallois, A. Fabre, Claude Delmas, Olivier Germain Thomas

16 h 00. Du débat "La France peut-elle résister aux impérialismes" il n'est pas possible de reprendre toute la trame. Notre ami **Olivier Germain Thomas** a très bien défendu la cause de notre indépendance en termes politiques et culturels aux côtés de **Jacques Beaume**. **Claude Delmas** sait avec conviction et courtoisie défendre ses thèses atlantistes et européennes. Mais il avait affaire à forte partie d'autant plus que la compétence militaire du **Général Gallois** est imparable. "Quand on me parle d'Europe, je dis qu'il n'y a pas de défense de l'Europe et qu'il ne peut y en avoir. Simplement parce que la sécurité de l'Europe dépend d'une capitale

qui se trouve placée à 6000 kilomètres de distance. Et vous ne changerez rien à cette réalité. Par contre la France peut assurer sa sécurité grâce aux armes nouvelles".

17 h 15. Il reste à donner la conclusion des Journées. Tour à tour **Bertrand Renouvin**, **Gérard Leclerc**, **Yves Lemaignan** la donne sur le plan politique, militant. Retenons simplement ce propos de **Bertrand Renouvin** : "Comme toujours, le rôle des militants de la NAF dans les campagnes qui s'annoncent sera de contester le pouvoir de l'argent, de dénoncer la logique de guerre civile et de témoigner en faveur de la liberté".

milieu et politique

James Sarrazin, journaliste au "Monde" vient de publier aux éditions Alain Moreau "M... comme Milieu" fruit d'une enquête poursuivie sur plusieurs années. Nous lui avons demandé de resituer le "milieu" dans le contexte de la France giscardienne et debroglienne.

ROYALISTE : Dans notre société libérale avancée, le "milieu" est loin de disparaître. Il aurait même tendance à prospérer comme le montre la récente affaire de Broglie. A quoi attribuez-vous cette prospérité ?

JAMES SARRAZIN : Il est normal que le "milieu" se développe dans une société fondée sur un certain esprit de classe et de profit. Cette société incite les individus à acquérir par un moyen ou par un autre ce qui est proposé sur le marché : il n'y a pas de raison pour qu'un pauvre berger corse n'ait pas envie d'acheter lui aussi des voitures à huit millions ou des villas de vingt-huit à trente pièces. Mais sur cette situation est venu se greffer un autre élément : c'est celui du recours aux hommes du "milieu" de la part des hommes politiques. Après 1958, malfaiteurs et truands ont été massivement utilisés en France et en Algérie. En Algérie notamment pour accomplir certaines missions ou attentats de provocation qui ne pouvaient être réalisés officiellement même par les barbouzes. Et en France le régime, né d'un putsch, avait besoin d'assurer ses arrières en ayant recours à des hommes de main.

Cela a donné un coup de fouet au "milieu" dans la mesure où ces hommes de main sont devenus les créateurs du régime. Leurs débiteurs n'ont jamais pu se débarrasser de ces individus qui, moins bêtes que leurs employeurs ne l'imaginaient, avaient accumulé des dossiers suffisants pour "tenir" leurs prétendus protecteurs. A partir de ce moment, le milieu a pu s'asseoir très fermement.

Royaliste 244 - page 8

Le cas typique est celui de Lyon. Le milieu n'y avait jamais été très actif avant ces dernières années. Il a pris son essor grâce aux protections politiques dont les truands de la région Rhône-Alpes ont bénéficié. Jean Augé par exemple a été utilisé en Algérie par la sécurité militaire et le S.D.E.C.E. D'autres ont travaillé pour le S.A.C. en métropole. Ainsi la mansuétude des milieux politico-policiers a-t-elle provoqué la naissance d'un milieu puissant et organisé en région lyonnaise.

ROYALISTE : Est-ce que vous avez des éléments de comparaison qui vous permettent de mesurer si le "milieu" prend en France une importance aussi grande que dans d'autres sociétés occidentales ?

J.S. : Les nouveaux caractères du "milieu" Français sont en train de le rapprocher petit à petit des "milieux" des grands pays développés. Etats-Unis notamment. Il est certain que la constitution actuelle d'empires sectoriels ou familiaux dans le "milieu" français fait beaucoup penser au "milieu" américain avec son caractère quasiment industriel. C'est ainsi que le "milieu" lyonnais est géré comme une grande affaire.

ROYALISTE : Ce "milieu" n'a-t-il pas gangréné plus ou moins la police ? Il n'y a qu'à voir le rôle joué par le policier Simoné dans l'affaire de Broglie.

J.S. : Bien sûr, et ce n'est pas étonnant. Le policier voit le truand dans son univers de corruption, de pourriture, de trafic d'armes ou de drogue ou de blanches. Or, le poli-

cier, avec un petit salaire, est obligé de se frotter à des gens qu'une soirée à deux ou trois millions anciens ne gêne pas. A force de se faire offrir à boire et à manger pour recueillir des informations, le policier finit par se prendre au jeu. Ce qui est inexcusable mais compréhensible. Ce d'autant plus que la frontière entre truands et demi-truands, amis de truands et spectateurs de truands est souvent mouvante.

ROYALISTE : Alors, comment lutter contre l'extension de cette gangrène constituée par le "milieu" ?

J.S. : Tant qu'une société est fondée sur une inégalité profonde, on ne peut éviter que certains ne soient tentés d'obtenir par la force ce qu'ils n'obtiendraient jamais par une vie de travail. Et ce sont les êtres le moins bien armés pour affronter les combats de la vie qui cèdent le plus facilement à la tentation. Une étude sociologique du "milieu" montre que la population pénale comporte près de 50 % d'analphabètes. De même la proportion élevée de pieds-noirs dans le "milieu" provient en grande partie de ce que les Français d'Algérie sont une population brutalement déracinée en 1962. Dès lors, on peut se demander si la dissuasion par la répression constitue une solution suffisante. Après tout en 1906 lorsque la machine de M. Guillotin fonctionnait à plein, il y a eu autant de crimes dans le Paris Intra-Muros que dans toute la France l'an dernier.

ROYALISTE : La nature humaine étant ce qu'elle est, on ne fera jamais disparaître la criminalité. Mais ne peut-on pas la réduire en différenciant les modèles de la consommation et de la vie ? Notre société ne met au pinacle qu'un seul archétype, celui du jeune cadre jouisseur et bronzé ...

J.S. : On a effectivement tendance à transformer la population en troupeau. Tout le monde sur un seul rang et malheur à celui qui veut en sortir, qu'il soit écologiste, gauchiste ou royaliste. Il est très grave en effet de ne proposer aux Français qu'un seul "idéal" — mythique d'ailleurs — représenté par le jeune cadre portant des costumes de chez Cardin, roulant en BMW du dernier modèle, allant passer ses vacances à Tahiti.

Mais la diversification des modèles restera impossible tant que par exemple tout le système éducatif français reposera sur la notion d'enseignement technique-dépotoir. Comment parler ensuite de revalorisation du travail manuel ? De plus cette diversification se heurte au déracinement massif provoqué par une urbanisation accélérée. Ces déracinés, naguère encore ruraux, sont plus facilement fascinés par le modèle urbain de consommation dirigée, donc plus exposés à la délinquance.

C'est dire que la lutte contre le milieu pose d'abord un problème de société et un problème politique.

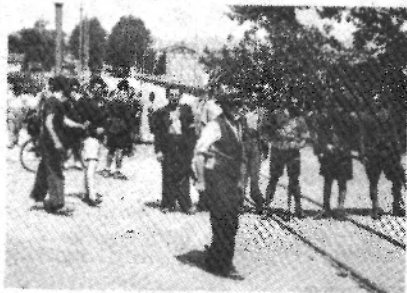
Propos recueillis par
Arnaud FABRE



MILIEU, DROGUE, PROSTITUTION, CORRUPTION.....

lire

Charles d'Aragon LA RÉSISTANCE SANS HÉROÏSME



COLLECTIONS ESPRIT
SEUIL

Encore un livre sur la Résistance ? Oui, mais différent celui-là.

Il ne s'agit ni des souvenirs méticuleux d'un grand chef, ni du travail objectif d'un historien. Ni du pamphlet d'un détracteur, ni de l'apologie d'un ancien Résistant, racontant son maquis comme d'autres Verdun. Ni du gros pavé commercial, sacré best-seller avant que la première ligne soit écrite : par exemple cette *Longue Traque* parue l'année dernière, rédigée par un cabotin nommé Gilles Perrault, qui eu le cynisme de faire de la mauvaise littérature (et de gros bénéfices) avec un terrible sujet. Ni, enfin, de ces "histoires de résistance" racontées dans un grand livre puis dans une foule de petits, un peu comme, au cinéma, on exploite un bon filon avec "le fils de Robin des Bois" ou "le cousin de d'Artagnan".

C'est dire qu'il y a peu de bons livres sur la Résistance : Rue de la Liberté d'Edmond Michelet (1) *Regarde-toi qui meurs* de Brigitte Friang(2), *La Nuit finira* d'Henri Frenay (3), *Ami si tu tombes* de Roger Pannequin (4) sont parmi les plus vrais, les plus émouvants. Il faudra désormais y ajouter *La Résistance sans héroïsme* de Charles d'Aragon (5). Non qu'il nous émeuve ou nous transporte : le titre dit bien que la résistance de l'auteur ne connut ni haut faits d'armes, ni grandes épreuves. Pourtant, Charles d'Aragon n'était pas Fabrice à Waterloo : de tradition royaliste, mais appartenant à la famille démocrate-chrétienne, il a connu de nombreux chefs de la Résistance (Frenay, Bidault) et exercé des responsabilités dans le Sud-Ouest, à la tête du Comité Départemental de Libération du Tarn, puis au maquis, enfin comme adjoint de

Pierre-Henri Teitgen. Pourtant, Charles d'Aragon n'en tire nulle gloire : il était là, c'était ainsi, et en général il ne se passait rien de remarquable. Pas de haine non plus, même lorsqu'il croise aujourd'hui un ancien délateur à la boutonnière enrubannée. Simplement un regard tranquille sur les hommes et les situations. Et en dépit du danger toujours présent, Charles d'Aragon sait voir sous les uniformes allemands des hommes fatigués, et sous le bleu des miliciens des hommes égarés. Non, vraiment, pas de haine ni de crainte.

Beaucoup d'inconscience ou de naïveté, peut-être ? Non plus. En quelques mots tranquilles l'essentiel est dit, la critique est faite, souvent décisive. Ainsi sur Vichy où Charles d'Aragon avait "le sentiment d'être au cœur d'un Olympe dérisoire, au foyer d'une mythologie nouvelle et pitoyable, en marge d'une cour bavarde et mal logée". C'est tout. Mais cela suffit.

Un mot, aussi, sur la belle galerie de portraits des vivants et des morts : Mgr. Salières, Francisque Gay, Emmanuel d'Astier, Léo Hamon, Michel Debré et tant d'autres, animateurs du mouvement "Combat" ou dirigeants de la démocratie chrétienne. Ils revivent ici, en même temps qu'une époque dont Charles d'Aragon nous fait respirer l'air. C'était sans doute cela la Résistance, cette cohorte étrange de maquisards et de politiques qui luttait et mourait au milieu d'un peuple pensant d'abord à se nourrir et allant, jusqu'à la fin, acclamer un vieux Maréchal.

C'est du moins ce que pense Charles d'Aragon, dans une conclu-

sion où se mêlent — comme dans tout le livre — un peu d'humour et quelque tristesse, beaucoup de lucidité et une certaine déception. La Résistance a débouché sur de belles carrières et la démocratie chrétienne n'est plus ce qu'elle était. Il n'empêche : "Généralement (les anciens Résistants) vieillissent mal. La Résistance, en revanche, vieillit bien. Elle se libère des oripeaux dont on l'avait affublée au nom de je ne sais quelle révolution réparatrice. De moins en moins, elle apparaît comme le fait d'un peuple unanime dans sa révolte. De plus en plus, des livres sérieux la font

connaître pour ce qu'elle était, c'est-à-dire un mouvement minoritaire dont la périlleuse et multiforme existence s'est longtemps développée au milieu de l'incompréhension et de l'hostilité du plus grand nombre".

Il faut du courage pour écrire cela. Car c'est une vérité qui fait mal.

B. LA RICHARDAIS

- (1) Julliard
- (2) Laffont
- (3) Laffont
- (4) Le Sagittaire
- (5) Le Seuil

génération Perdu ?

Dans une chronique du "Monde" du 5 Septembre 1976, Pierre Viansson-Ponte posait la question de savoir si ce qui avaient eu 20 ans dans les années soixante et notamment vers 1968 n'appartenaient pas plus que d'autres à une génération perdue.

Jacques Paugam dans le cadre de son émission "Partis pris" sur France Culture a interrogé quelques jeunes intellectuels d'aujourd'hui et quelques témoins d'hier sur ce thème : *Génération perdue..*

Ces entretiens ont donné le jour à un livre-bilan, repère indispensable à qui veut comprendre la sensibilité d'une génération et les interrogations d'une époque. A travers ces treize discours, ceux entre autres de Christian Jambet, Jean Paul Dollé, Jean Marie Benoist, Michel Lebris, Jean Edern Hallier, Françoise Levi, etc... tous aussi intéressants les uns que les autres, on a l'impression d'un même voyage, même si les points de repère et les signes de piste changent quelquefois. Car c'est bien notre monde d'aujourd'hui qui transparait avec force dans la réflexion de ces jeunes intellectuels mieux que dans un récit journalistique où un livre d'histoire.

Génération perdue ? Non, une génération éperdue : c'est le rappel discret de quelques uns d'entre eux aux camarades qui "ont vécu cette tentation nihiliste jusqu'au bout" après avoir vu s'écrouler tout ce à quoi ils croyaient. Pour les autres ce fut alors l'expérience de l'errance absolue et justement au sortir de cette errance — être éperdu de quelque chose, se retrouver, être éperdu de son identité (Dollé, Lebris) —, d'une révolution différente, de rapports humains nouveaux, etc... Pour tous, à la ques-

tion que posait Leibniz "Pourquoi quelque chose plutôt que rien", Jean Dollé répond "Mon désir est de tout faire pour qu'il y ait quelque chose plutôt que rien". Ce quelque chose se dessine dans un immense mouvement philosophique et poétique qui aurait d'abord pour but le refus de la haine, le refus de parler au nom des autres.

"La parole est le bien de tous" Malheure à celui qui garderait le silence au milieu du désert en croyant n'être entendu de personne : tout parle et tout écoute ici bas. "La parole meut les mondes"(1) Il faut donc en finir, si ce n'est avec le pouvoir du moins avec la lutte pour le pouvoir et là, nous royalistes, nous avons beaucoup à dire. Il est urgent d'instaurer des rapports humains qui enfin ne soient plus ceux de l'agressivité et de la pulsion de mort, de développer une pensée neuve de la liberté, de repenser l'idéal révolutionnaire et l'idéal humain. Enfin, à propos de ce mouvement philosophique et poétique de l'après-mai et du lien entre poésie et philosophie, comment ne pas rappeler le texte introduisant au Colloque des Morts où Maurras nous dit "Poésie est peut être ontologie, car la poésie porte surtout vers les racines de la connaissance de l'être" ?

Didier ROLL

- (1) Balzac

l'automne du patriarche

Après "Cent ans de solitude" (1), Gabriel Garcia Marquez nous plonge, à sa manière, avec "L'Automne du Patriarche" (2) dans la tristesse du pouvoir sans but ni espoir qui ne se maintient que par le crime et la peur.

Etrange pouvoir tapi dans un palais présidentiel fourmillant de vaches, de poules et de lépreux où rien, ni le silence ni le temps, n'est pareil qu'ailleurs, tenu par un général, mort et ressuscité, vieux de quelques siècles que l'on croit voir encore passer, de temps en temps, à travers la ville, visage livide, lèvres blafardes, yeux tristes, agitant une main de vieille demoiselle, gantée de satin.

Placé dans la grande tradition de la littérature orale sud-américaine, "L'Automne du Patriarche" se présente comme une sorte d'enquête, à plusieurs voix mêlées sur la personnalité du général qui pour la deuxième fois vient de mourir. Ce n'est pas un réquisitoire en forme contre la dictature mais un ensemble de témoignages, imbri-

qués les uns dans les autres sur les manies et les vices d'un potentat sénéscent où les mythes et l'humour, chers à Garcia Marquez tiennent une place importante.

Le général est là parce qu'il faut un pouvoir. Pauvre type illettré, avec une hernie on ne peut plus mal placée, il a été installé au pouvoir par les marines américaines qui, après avoir raflé tout ce qu'il y avait d'intéressant dans le pays et installé un semblant d'institutions sont partis et l'ont laissé se débrouiller dans son "foutu foutoir de nègres". Il ne s'en tire pas plus mal qu'un autre.

Bien qu'animé de la lubie de vouloir commander au temps, au cosmos et même à Dieu (il imposera par décret, la sainteté de sa mère) il laisse l'inertie et quelques ministres régler les affaires de l'Etat, ce qui lui laisse le temps de traire les vaches, compter les poules, se livrer à sa libido de vieux gâteaux et bien sûr, de s'occuper de ses affaires personnelles. Belle vie si elle ne présentait pas un danger, celui de perdre le pouvoir ou de mourir prématurément. Cette peur domine le général qui court les pythonisses pour connaître les conditions de sa mort, accueille les présidents voisins déchus pour se consoler par le malheur des autres et se montre renard et loup, machiavélien sans le savoir, pour déjouer attentats et coups d'état.

C'est un peu le portrait par le petit bout de la lorgnette du dictateur sud-américain. Rien n'y manque pas même l'avalanche des décorations. Seules la faconde et l'imagination de Garcia Marquez le sauvent de la platitude.

Mais dans la vision de Garcia Marquez, ce pouvoir triste et cruel ne peut être que cet ensemble d'événements tragi-comiques. Ce pouvoir, en effet est un simple épiphénomène que la réalité essentielle de l'Amérique Latine peut balayer d'une simple secousse. Cette réalité essentielle est la force extraordinaire et l'exubérance du sentiment de vie. Vie toute puissante que l'on voyait déjà dans "Cent ans de solitude", triomphant de tout, cataclysmes, épidémies, invasions de sauterelles. On la retrouve dans "L'Automne du Patriarche" dans sa variété clinquante, étendue sur l'espace immense du territoire. Le pouvoir a beau être absolu, il ne pourra jamais absorber toutes les formes de cette vie qui se développent avec la violence et l'extravagance de la flore du continent sud-américain.

La vie triomphe. Le général est bien mort cette fois-ci et l'allégresse d'un temps nouveau déferle dans la ville.

P. LE CHOU

(1) Editions du Seuil - 1968.
(2) Editions Grasset.

la mauvaise humeur

les abus d'haby

M. René Haby est fier de son passé d'enseignant, d'ancien instituteur puis professeur et inspecteur général. Il semble cependant qu'il ne lui ait pas appris grand chose sur le plan pédagogique. La réforme Haby est non seulement un replatage sans imagination d'un système vermoulu mais elle est également en voie de mériter le ruban bleu de l'humour noir. On sait comment M. Haby veut saucissonner l'étude de l'histoire en tranches discontinues afin de faire perdre aux élèves la notion de toute chronologie et la possibilité de restituer la maturation des civilisations contemporaines dans le temps long plurimillénaire de l'histoire.

Le voici maintenant qui s'en prend à l'orthographe. Il a décidé d'introduire un certain nombre de tolérances au début de l'enseignement secondaire. Quelques unes n'ont pour objet que de supprimer de véritables chinoïseries. D'autres sont en revanche indéfendables. C'est ainsi que l'on pourra dire "le garçon comme la fille sont habillés de bleu" au lieu de "est habillé". Il suffit de renvoyer "comme la fille" à la fin de la

phrase pour faire apparaître l'absurdité de ce pluriel. Ce laxisme en matière de syntaxe est grave car il crée un précédent dangereux et contribue à faire perdre aux jeunes Français le sens de la logique de leur langue. Histoire... Français... M. Haby qui se présente aux élections municipales dans le pays de Barrès est décidément un grand déraciné.

Mais le pompon de l'absurde est atteint lorsque M. Haby déclare que ces tolérances, admises en 6e, ne le seront pas au Bac. Cela revient à faire apprendre aux élèves deux notions contradictoires à quelques années de distance. La grammaire à géométrie variable en somme. Naturellement, les élèves dont le niveau socio-culturel est le plus pauvre sont ceux qui se "paumeront" le plus facilement dans ce carrousel orthographique, et ceux pour lesquels une barrière supplémentaire se dressera dans leurs études. Comme quoi la mauvaise démagogie finit par renforcer la sélection par l'argent et la culture dans l'Education Nationale de M. Haby.

J.P. LEBEL

PHILIPPE
VIMEUX

LE COMTE
DE PARIS
OU LA PASSION
DU PRESENT

ENFIN

un livre sur

SA PENSEE

SON ACTION

29F franco

la n.a.f. en mouvement

la lettre royaliste

Si vous êtes abonnés à notre journal, vous la connaissez déjà, bien sûr. Mais si vous êtes lecteur au numéro, vous perdez manifestement quelque chose :

- d'abord *un éditorial* sans doute plus ramassé que celui du journal mais qui dit l'essentiel sur le principal sujet d'actualité de la semaine.
- mais aussi *des informations* politiques et économiques qui nous paraissent significatives d'une situation ou qui témoignent d'une évolution, ou qui constituent des "indiscrétions" toujours utiles à recueillir.
- et encore *des nouvelles* en "avant première" sur la vie du mouvement royaliste.
- enfin parfois une rubrique intitulée "*Données*" qui a pour ambitions de synthétiser les aspects essentiels d'une question politique, économique, sociale, monétaire, etc. Des notes simples mais indispensables pour saisir le cours des choses

La *lettre royaliste* ? Si vous étiez abonné, vous la recevriez, automatiquement.

(1) Spécimen gratuit sur demande.

après les municipales

Cela fait plus d'un siècle que les royalistes ne s'étaient pas présentés, en tant que tels, sous leur étiquette, à des élections municipales à Paris.

Au scrutin du 13 mars il y a eu des candidats royalistes dans treize arrondissements sur les vingt de la capitale, ainsi qu'à Nice où nous présentions une liste "**Action royaliste**" dans un secteur clé, sans parler des nombreux militants qui se présentaient isolément sur des listes, mais toujours avec leur étiquette "royaliste".

Bien sûr notre but n'était pas de comptabiliser des voix mais d'affirmer la présence royaliste sur la scène politique, et de renforcer notre crédibilité en participant à une compétition d'envergure nationale. Il aurait d'ailleurs été vain de chercher à nous affronter aux candidats des grands partis. Chacun sait que c'est à coup de dizaines, de centaines de millions d'anciens francs que s'arrachent les voix dans ces compétitions électorales. Nous n'avions ni la vocation, ni les moyens de nous livrer à cette débauche insensée de tracts et d'affiches.

Mais grâce à la presse écrite et parlée, ce sont tout de même quelques millions de Français à qui nous avons rappelé l'existence et le sérieux des royalistes. **Notre but est donc pleinement atteint.**

Vient tout de même maintenant l'heure du bilan financier et, là, la situation est moins brillante. Dans ce type d'élections, il faut savoir que **tout** est à la charge des candidats y compris les frais d'impression des bulletins de vote. Et, bien que nous ayons réduit au maximum nos frais, l'addition est lourde. C'est 2 millions d'anciens francs qui sont venus s'ajouter à la charge déjà importante que représentait pour nous les Journées Royalistes. Il ne faut pas que cela entrave notre développement et nous empêche d'exploiter au maximum l'impact de notre campagne ? C'est pourquoi nous faisons une nouvelle fois appel à l'aide de nos lecteurs en ouvrant aujourd'hui une souscription nationale. **Il nous faut d'ici fin avril recueillir 25.000 F de dons.** Nous savons que c'est possible. Nous savons que votre générosité n'a jamais failli depuis ce printemps 1971 où nous avons lancé la N.A.F. Alors nous comptons sur vous.

Yvan AUMONT

Adressez vos dons à la N.A.F. 17, rue des Petits Champs, 75001 Paris, C.C.P.-N.A.F. Paris 193-14 Z.

jeune royaliste

Le numéro 1 de l'organe du collectif des Jeunes Royalistes vient de paraître.

Au sommaire : Les cours magistraux — Le chômage des jeunes — Les héritiers du syndicalisme révolutionnaire — La situation dans les lycées — Le plan Mexandeu — Supprimer l'ÉNA ? — Le drame des maîtres auxiliaires — Et bien sûr la bande dessinée et des nouvelles du collectif.

Envoi d'un spécimen contre 1 F. en timbre. Abonnement un an (4 numéros) 8 F. à adresser au C.C.P. — N.A.F. Paris 193-14 Z

nouvelle parution : philippe vimeux royaliste et citoyen

A la demande de nombreux lecteurs, la série d'articles de Philippe Vimeux sur la monarchie, parue dans la N.A.F. il y a quelques mois, a été reprise en livre. Il est en vente aux bureaux du journal au prix de 9 F franco de port.

bulletin d'abonnement

Les abonnés reçoivent en supplément, «La lettre royaliste», publication bi-mensuelle qui leur est spécialement destinée et qui paraît en alternance avec le journal.

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (25 F.), 6 mois (45 F.), un an (80 F.), de soutien (150 F.) *

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

(*) Encadrez la formule de votre choix.

ROYALISTE, 17 Rue des Petits Champs, 75001 Paris — C.C.P. NAF 193-14 Z Paris

éditorial



par
bertrand
renouvin

la démocratie hors de prix

L'argent-roi. Jamais nous n'avions autant ressenti cette dure réalité. Même pendant les élections présidentielles de 1974, sans doute parce que la campagne officielle à la radio et à la télévision permettait à tous les candidats d'être entendus malgré le peu d'argent dépensé (2 millions d'anciens francs pour la NAF) et bien que nous ayons dû renoncer à faire une campagne nationale d'affiches et de réunions publiques. Mais, déjà, l'inégalité était flagrante entre des candidats investissant un ou deux milliards dans leur campagne et des marginaux dépendant de la bonne volonté des moyens de communication de masse — qui avaient d'ailleurs, pour la plupart, maintenu un certain équilibre.

Les conditions ont été pires pour la campagne des municipales, l'argent opérant une sélection impitoyable : par exemple, pour être présent dans les vingt arrondissements parisiens, un groupe politique doit dépenser au moins dix millions de centimes, en respectant simplement les prescriptions légales limitant la propagande électorale aux affiches des

panneaux aux circulaires et aux bulletins de vote. Pour le reste (affichage sauvage, réunions publiques, etc...) les sommes dépensées par les grands partis politiques sont telles que la bataille des murs, des tribunes et des boîtes aux lettres est perdue d'avance. Voulez-vous des chiffres ? Un siège de député vaut au minimum 4 millions anciens mais l'addition peut dépasser les 10 millions si la concurrence est forte. Une campagne d'affiches sur panneaux publicitaires coûte 400 millions et Madame Giroud engage des centaines de colleurs à 200 francs par personne et pour quatre heures.

VOIX AUX ENCHERES

Ainsi va notre "démocratie", où les campagnes électorales sont d'abord des opérations financières, où les voix sont arrachées à coup de billets de banque. Il en a toujours été ainsi ? C'est vrai. Mais la situation s'aggrave dans la mesure où la propagande politique entre dans la logique de notre "société du spectacle" : les idées comptent moins que les promesses, les promesses moins que les slogans, les images, les mots magiques conçus par les entreprises de publicité. Notre vie politique est en train de s'américaniser : on vend un programme et un candidat, et celui qui gagne n'est même plus le meilleur démagogue, mais celui à qui on a fabriqué la meilleure "image de marque", par qui on a choisi les mots les plus frappants, les attitudes les plus séduisantes. Peu importe la marchandise, pourvu que l'emballage soit attrayant.

Sans doute l'évolution n'est pas achevée, et nos compétitions électorales restent marquée par l'idéologie et par une démagogie très classique. Mais qu'en sera-t-il dans dix ans ? Parfaitement intégrée dans la société du spectacle, la vie politique ne sera plus alors qu'un aspect parmi d'autres d'un système capitaliste où tout s'achète et tout se vend.

Tout se vend, oui. Et d'abord les partis politiques. Car personne ne nous fera croire qu'un parti, quel qu'il soit, peut faire campagne avec les seuls dons et cotisations de ses adhérents et sympathisants. L'argent-roi, ce n'est pas seulement le nerf de la petite guerre électorale. C'est l'argent qui aliène l'indépendance des partis car les groupes d'intérêts ne financent pas les campagnes de la droite et de la gauche par pure bonté d'âme. Il y a toujours des contreparties, comme celles qui ont été révélées par les scandales de la "République immobilière", au temps de Georges Pompidou. Pris entre la nécessité de ne pas déplaire à leur clientèle électorale et le souci de ne pas mécontenter les bailleurs de fonds, comment les grands partis pourraient-ils tenir un langage courageux ou tout simplement sincère ?

RENDRE LA PAROLE AUX MARGINAUX

D'où la nécessité d'une opposition extra-parlementaire, hors-système, "marginale" comme on dit : elle seule peut dire des vérités déplaisantes, élever le débat au-dessus de la démagogie, dénoncer les conditions mêmes du

jeu politique. Longtemps les gauchistes ont accompli, dans notre vie politique, la tâche salubre de l'agitation, de l'innovation et de la dénonciation des contradictions et des tares de notre société. Mais ils n'ont pu durer, en tant que force politique autonome. Et aujourd'hui, tous ceux qui veulent se situer en dehors de la droite et de la gauche sont menacés d'écrasement, d'étouffement.

C'est que la classe politique entend bien contrôler étroitement le jeu électoral, et rester maîtresse du débat politique. D'abord parce que les groupes marginaux peuvent être l'étincelle d'une explosion, comme en mai 1968. Ensuite parce qu'ils introduisent un élément irrationnel dans le système électoral : dans un scrutin où majorité et opposition arrivent à un quasi-équilibre, ce sont les marginaux qui font la décision avec quelques centaines et quelques milliers de voix. Or le report de ces voix au second tour est souvent aberrant par rapport aux critères de la sociologie électorale. Il est donc nécessaire d'éliminer ou d'étouffer tous ceux qui ne respectent pas la logique bi-partisane.

Les éliminer ? C'est la répression pure et simple des mouvements qui transgressent l'ordre établi et qui dévoilent les vrais scandales de notre société ; ainsi Marcellin élimina les maoïstes de la "Gauche prolétarienne" à coups de matraque, de mois de prison et de provocations. Les étouffer ? L'argent, on le sait, permet de couvrir les voix dissonnantes. Mais aussi les dispositions récentes qui rendent plus difficiles les conditions d'éligibilité à la Présidence de la République. Mais aussi la logique même du spectacle politique, qui privilégie les vedettes déjà consacrées et limite donc les possibilités d'expression marginale à la radio et à la télévision. Une partie de la presse écrite résiste, heureusement, à cette logique. Mais elle ne peut empêcher le silence de tomber peu à peu sur les marginaux, sans qu'il soit besoin de consignes ou de pressions occultes : c'est le système lui-même qui est étouffant.

LE COMBAT ET LA BRECHE

Faut-il désespérer ? Le rôle joué par les listes écologiques dans l'élection parisienne montre que des candidats hors système peuvent forcer l'attention en occupant une position stratégique. Quant aux royalistes, ils considèrent leurs résultats avec sérénité : ils ne cherchaient pas à obtenir des voix mais à porter un témoignage, à contester un système, à continuer le lent travail qui aboutira à la reconstitution d'un consensus royaliste dans le pays. Pour eux, cette élection ne constitue pas un test, mais représente une tribune, un moyen de participer au débat politique. Un moyen parmi d'autres, d'ailleurs : nous n'oublions ni l'action extra-parlementaire, ni la participation à des luttes plus "sectorielles" — qu'il s'agisse d'urbanisme ou de syndicalisme. Car c'est en étant présents sur tous les fronts que nous saurons trouver la brèche.

Bertrand RENOUVIN